

Travail de composition et de rédaction :

L'explication de texte, comme la dissertation, comporte une introduction, un développement et une conclusion.

Fonction et contenu de l'introduction :

Elle doit indiquer le problème, la thèse et l'ordre logique du texte. De là découlent les trois paragraphes de l'introduction.

Fonction et contenu du développement :

Il consiste à étudier linéairement le texte (pas d'étude thématique du texte) en visant à faire ressortir l'idée essentielle et les arguments de l'auteur.

Fonction et contenu de la conclusion :

Elle rappelle le sens fondamental du texte et son intérêt philosophique général

Rédaction de l'explication du texte de Freud :

Introduction :

Faut-il attendre du progrès des sciences et des techniques, réalisé par l'humanité tout au long de son histoire et spécialement depuis le début du XIX^{ème} siècle, une transformation sensible de notre rapport au bonheur ? Peut-on espérer trouver, grâce à ces progrès, un état de satisfaction et de sérénité propre à nous rendre heureux ?

Dans l'extrait proposé du Malaise dans la civilisation, Freud nous invite à une juste appréciation des rapports entre avancées scientifiques et techniques, et bonheur humain : loin de toute idéalisation, qui ne conduit finalement qu'à un pessimisme excessif, il s'agit de reconnaître que de telles avancées, si elles ne permettent pas à elles seules de nous rendre heureux, ne sont pas cependant sans valeur.

L'exposé de cette idée procède en trois temps : se trouve d'abord caractérisé comme « désillusion » l'état d'esprit des hommes face aux progrès matériels accomplis par la civilisation ; à la suite de quoi, Freud explique avec précision le contenu de cette désillusion. Il achève cette explication par une prise de position personnelle visant à évaluer avec plus de justesse « l'économie de notre bonheur ».

Développement :

Pendant longtemps l'humanité a été confrontée à nombre de maux dont elle craignait être victime : famine, épidémies, accidents faisaient de la vie un état précaire, fragile sur lequel planait en permanence la mort. Mais dès lors que les découvertes majeures dans le domaine des sciences et des techniques pouvaient nous rendre maîtres de ces maux, n'était-il pas naturel de considérer que le bonheur devenait accessible ? Loin d'être un idéal irréalisable, le bonheur n'était-il pas à portée de main ?

Or, l'étonnant est – comme le remarque Freud – de constater que, malgré l'existence de progrès remarquables, les hommes éprouvent un sentiment de déception, et plus précisément de désillusion : ils n'ont pas l'impression que leur vie est transformée et qu'elle est devenue beaucoup plus heureuse qu'auparavant.

Qu'en l'espace de quelques générations les hommes soient parvenus à un haut niveau de maîtrise théorique et technique de leurs conditions d'existence, c'est là un fait irrécusable. Freud note d'ailleurs que, sur ce point, les hommes ne renient pas leurs conquêtes : ils en sont « fiers ». Car ces conquêtes ne témoignent pas seulement d'une amélioration quantitative mais qualitative : ils ne sont pas parvenus à un degré supérieur de maîtrise, mais à un degré proprement « inimaginable » : en quelques minutes, il est possible de transmettre un message d'un bout à l'autre du monde ; il est même possible de s'extraire de la pesanteur terrestre par le moyen d'un avion qui survolera les océans. On assiste donc à une transformation radicale de notre rapport à l'espace et au temps : là où les conditions naturelles semblaient imposer leur loi, ce sont les hommes qui s'en affranchissent et parviennent à les domestiquer. Même si la mort comme telle ne peut être évitée, des maladies autrefois inéluctablement mortelles sont désormais curables, comme le montre l'invention par Pasteur du vaccin contre la rage.

Si Freud met en avant l'ensemble de ces aspects objectivement positifs, c'est pour mieux souligner l'écart paradoxal qui les sépare de la perception qu'en ont les hommes. Loin de prendre la juste mesure de ces progrès, ils en minimisent la portée et considèrent qu'ils « n'ont pas augmenté la satisfaction qu'ils attendent de la vie ». Freud insiste ici sur le rapport faux, ou de simple croyance, que les hommes entretiennent avec les transformations dont ils sont pourtant les auteurs. Ils n'en voient pas la positivité, parce qu'elles ne leur apportent pas, ou qu'ils s'imaginent qu'elles ne leur apportent pas, ce qu'ils espéraient obtenir.

On retrouve dans cette analyse de Freud la critique fondamentale qu'il porte sur la manière dont les hommes vivent et se rapportent à leur existence : ceux-ci n'ont pas de rapport vrai à eux-mêmes, mais sont toujours, à des degrés divers, prisonniers d'*illusions*. Ainsi, si les hommes sont déçus par les progrès accomplis, c'est moins parce que ces progrès seraient limités que parce qu'ils ne sont pas pour eux à la hauteur de leurs attentes. Ils ne résolvent pas à leurs yeux les questions qui les angoissent, dont la première est celle de leur condition d'être mortel. La médecine, par exemple, résout bien des maladies, mais elle ne résout pas l'angoisse devant l'éventualité de la maladie et à travers cela le risque de la mort. Aussi les hommes tiennent-ils, sinon pour négligeables en tout cas pour bien limités, les apports de la médecine. Ils ne lui accordent pas la valeur qui est pourtant la sienne.

C'est en ce sens que le terme de « désillusion », utilisé par Freud est si important. Il y a tristesse et même pessimisme, parce qu'il y a au départ une attente excessive, traduction d'un désir irréfléchi et presque infantile de protection. C'est aussi pourquoi, selon Freud, la religion a un avenir, que n'ont peut-être ni les sciences ni les techniques : elle seule est capable d'apporter des réponses réconfortantes et satisfaisantes, indépendamment de la vérité du contenu de ses affirmations.

Face à cette désillusion, révélatrice d'une illusion première, quelle est la position propre de Freud ? Elle se lit dans les dernières lignes de notre passage, au cours desquelles il essaie de prendre la juste mesure du rapport entre progrès scientifique et technique d'une part, et l'économie de notre bonheur d'autre part. S'il reconnaît qu'un tel progrès ne peut assurer à lui seul la satisfaction de nos désirs, paratageant en cela le point de vue commun des hommes, il refuse en même temps d'en tirer la conclusion qu'il est sans valeur. Cela tient probablement à la lucidité de Freud quant à la nature et à la forme que prennent nos désirs ; car contrairement à tous ceux qui ont cru dans la capacité magique de la science et de la technique de pouvoir répondre à tous nos désirs, Freud considère que seuls ceux qui sont relatifs à notre bien-être vital et à notre confort matériel peuvent se voir satisfaits.

De ce fait, il n'est pas non plus déçu du caractère limité des effets du progrès scientifique et technique : il sait ce qu'il lui doit, et ne dénigre pas ce qu'il apporte à chacun. La conscience de cette limite permet ainsi à Freud de situer à sa juste place la valeur du progrès : celui-ci constitue une des conditions, parmi d'autres, de la réalisation possible de nos aspirations.

Conclusion :

Au travers de l'extrait du Malaise dans la civilisation, Freud nous invite à réfléchir au sens et à la valeur du progrès matériel accompli par la civilisation. Les transformations fondamentales qu'il produit dans notre rapport au temps et à l'espace, la maîtrise de la nature sur laquelle il repose, ne doivent pas nous aveugler : il ne faut pas espérer trouver en lui une solution miracle à tous nos problèmes ; car ceux qui sont d'ordre moral ou psychique n'obtiendront pas leur réponse par ce progrès. Pourtant celui-ci n'est pas sans importance, bien au contraire, puisqu'il a le mérite d'apporter bien des soulagements à notre vie quotidienne.